

OFC 2015, n° 2

Une douloureuse actualité

A propos de *Soumission* de Michel Houellebecq, Flammarion, 2015

Ce jour-là

La découverte d'une œuvre d'art, tableau, livre, pièce musicale, si tant est que cette œuvre ait de l'importance et marque votre mémoire, demeure longtemps, sinon toujours, liée au lieu et au moment où ceci s'est produit.

Ainsi, c'est au jour de sa publication, le mercredi 7 janvier, que je commençai la lecture de *Soumission*. Me trouvant à Paris ce jour-là, j'achetai le livre dans une librairie puis débutai ma lecture dans le train qui me conduisait à Poitiers ; il partait de Montparnasse à 17h17. Arrivant à Poitiers un peu avant 19h, je me rendis à l'archevêché à pied. Sur la route, des personnes de connaissance me dirent revenir de la place de l'Hôtel de Ville ; j'acquiesçai poliment mais sans comprendre le sens de cette phrase. Un peu plus loin, je croisai dans les rues une foule inhabituelle pour une ville de province à cette heure ; je m'interrogeai, y avait-il quelque concert devant l'Hôtel de Ville ? Arrivé à l'archevêché, je regardai le quotidien local pour voir la confirmation de cette hypothèse, mais rien de cela. Ce n'est qu'à l'arrivée à mon domicile, ayant allumé mon ordinateur et la radio, vers 19h15, que j'appris ce qui était survenu en fin de matinée à Charlie-Hebdo.

Je ne tire aucune conclusion de ces simples faits, et ceci ne me conduira surtout pas à me soumettre aux réseaux sociaux. Pourtant ces événements, si exceptionnels et douloureux, ne peuvent faire oublier ce qui mobilisait l'attention quelques heures plus tôt, la publication du roman de Michel Houellebecq. Il est vrai que chacun de ses livres est un événement, mais aucun encore à cette mesure. Houellebecq est pourtant un habitué, non pas de la provocation, mais des regards acerbes et dérangeants portés sur la société. Il a parlé du sexe, de l'économie et du libéralisme – il faut rappeler que Bernard Maris publia en 2014, chez Flammarion, *Houellebecq économiste* – des villes et des campagnes, de la mort, etc. Or, il faut qu'il parle de l'islam pour que la presse se déchaîne et l'invite au journal de 20h !

N'y a-t-il que la religion, l'islam en particulier, comme dernier tabou ? Je souhaite alors que d'autres artistes, écrivains, hommes et femmes de théâtre et de cinéma, intellectuels, continuent à parler, tant dans les encouragements que dans la critique, même féroce, des religions, tant du christianisme que de l'islam.

Michel Houellebecq, continuez à chercher, à vous interroger, à nous interroger et à nous provoquer ; vous et d'autres. C'est votre talent de le faire, c'est notre honneur de l'entendre, quitte à vous dire notre désaccord.

François, héros d'une société liquide

Bien sûr *Soumission* fait retrouver le « héros houellebecquien », ici prénommé François, un héros qui n'a pas les traits de ceux qu'aiment présenter les films d'action ou sentimentaux, y compris physiquement, le visage et le corps de cet universitaire parlent d'eux-mêmes. Il est plutôt un héros de cette « société liquide » dont parle le sociologue britannique Zygmunt Bauman. Il est cet occidental enfermé dans un statut de consommateur écrasé par un monde qui lui présente une telle quantité de produits qu'il ne sait que choisir.

« "L'identité" se présente à nous comme quelque chose à inventer plutôt qu'à découvrir, comme un horizon de pensée, fabriqué de toutes pièces ou choisi parmi plusieurs alternatives, et pour lequel il faut se battre, qu'il faut protéger. Or, si nous voulons remporter ce combat, il faut venir à bout de cette dimension précaire et à jamais inachevée [...].

On ne peut plus escamoter le caractère précaire et définitivement provisoire de l'identité. Le secret a éclaté au grand jour. Et c'est là une situation inédite » Zygmunt Bauman, *Identité*, L'Herne, 2010, p. 25-26.

Puisque choisir sans cesse, c'est ne jamais le faire, pourquoi pas l'islam ? Cynique et désabusé, fatigué, Houellebecq renvoie une image qui nous ressemble parfois si fort. On attendrait, on espérerait un peu de passion, lorsqu'il se rend à Rocamadour, à l'abbaye de Ligugé (cf. pages 209-220), mais rien de cela, seulement la désolation de ne profiter du tabac en raison d'un malencontreux détecteur de fumée. « Je ne suis *pour* rien du tout, tu le sais bien » *Soumission*, p. 41.

La vacuité d'un plaisir peu satisfaisant, l'absurde de la souffrance physique, la fatigue de certains des chrétiens rencontrés, comptent dans le récit que conduit Michel Houellebecq. Le lecteur ne saurait passer à côté de ce qu'il écrit de tout cela.

Pourtant, la France n'est-elle qu'ainsi ? Il a fallu que ce qui se passe tous les jours en Irak, en Syrie et ailleurs se produise à Paris pour que nous comprenions que ce qui nous semble aller de soi n'existe que parce qu'il y a un engagement, mais aussi un combat dont les armes sont l'intelligence, la parole échangée, et même le bon et le mauvais goût. C'est dans les moments hors du commun que les hommes et les sociétés révèlent ce qu'ils ont de grand.

Mais certains refusent et la grandeur et la liberté. « Les congrégations intégristes offrent à leurs fidèles le refuge qu'ils n'ont pu trouver ailleurs. Elles assument les fonctions et les devoirs d'un Etat social démissionnaire. Enfin, elles leur procurent l'ingrédient indispensable à toute vie décente que la société refusait de leur accorder : une raison d'être, un sens à leur vie (ou à leur mort), une place dans le monde. Elles promettent aussi de les protéger contre les identités plaquées, stéréotypées et stigmatisantes que veut leur imposer un "monde extérieur" hostile et sans merci » » Zygmunt Bauman, *Identité*, L'Herne, 2010, p. 119.

La faillite du politique

Je ne parlerai pas ici des parties du livre dont la presse s'est faite l'écho : l'accord entre le PS et la Fraternité musulmane pour faire barrage au Front national aux élections présidentielles de 2022, la prise en main par ce parti religieux de l'Education nationale, l'instauration de la polygamie, la baisse du chômage par le retour des femmes aux fourneaux, et derrière ces faits la déconfiture du politique dont la nomination de François Bayrou comme Premier ministre est la piteuse illustration.

Il y aura aussi le départ pour Israël de Myriam, l'amante du narrateur. Mes parents lui dit-elle « émigrent en Israël. On prend l'avion pour Tel-Aviv mercredi prochain. Ils n'attendent même pas le second tour de la présidentielle » p. 102.

Je dois reconnaître que les pages qui déroulent la période des élections, la politique-fiction en quelque sorte, sont longues, sans doute les plus faibles du livre au plan littéraire ; elles interrogent sur le projet de leur auteur, se veut-il sociologue, pamphlétaire, essayiste ? En tout cas, son livre est annoncé comme roman, c'est ainsi qu'il doit être lu.

Soumission est une fable sarcastique que l'on peut lire comme une prophétie, ou comme un appel au sursaut ; encore une fois Houellebecq ne se prononce pas.

Ici ou là perce cependant une inquiétude, mais celle-ci nous rappelle ce qu'entend faire l'auteur ; il est sérieux oui, car ce qui suit est bien entendu important et fait partie du prix de la vie, mais il sourit aussi. « En débouchant place d'Italie, je fus soudain envahi par la sensation que tout pouvait disparaître. Cette petite Noire aux cheveux bouclés, au cul moulé dans un jean, qui attendait le bus 21, pouvait disparaître ; elle allait certainement disparaître, ou du moins être sérieusement rééduquée » p. 90.

L'homme sans passion

Soumission fait cependant montre de quelque passion, elle concerne la force et la beauté de la littérature. N'est-ce pas ce qu'ont bien compris les terroristes et autres intégristes de tout poil ? Par un stylo et par un crayon, par des mots et par des images, on a bien plus de poids que par des armes de guerre qui pourtant tuent.

« La spécificité de la littérature, *art majeur* d'un Occident qui sous nos yeux se termine, n'est pourtant pas bien difficile à définir [...]. Seule la littérature peut vous donner cette sensation de contact avec un autre esprit humain, avec l'intégralité de cet esprit, ses faiblesses et ses grandeurs, ses limitations, ses petites choses, ses idées fixes, ses croyances ; avec tout ce qui l'émeut, l'intéresse, l'excite ou lui répugne » *Soumission*, p. 12-13.

« Un livre qu'on aime, c'est avant tout un livre dont on aime l'auteur, qu'on a envie de retrouver, avec lequel on a envie de retrouver, avec lequel on a envie de passer ses journées » p. 14.

Certains voudraient que Houellebecq dise ses choix, qu'il formule des conclusions ; c'est plutôt l'honnêteté d'un artiste ou d'un penseur de laisser ses lecteurs tirer leurs propres conclusions. Là, il honore et respecte ceux à qui il s'adresse, même s'il fait cela dans un grand éclat de rire ou avec un sourire désabusé. « Il y a chez moi une espèce d'honnêteté anormale, une incapacité à ces compromis qui permettent aux gens, au bout du compte, de vivre » *Soumission*, p.43. Pour autant, alors que Houellebecq ne choisit pas, son héros se laisse au choix qui est fait pour lui ; alors, l'islam, pourquoi pas ? Mais cela ne changera pas ce qu'il est : « "Est-ce que vous connaissez Rocamadour ?" me demanda-t-il soudain, je commençais à m'endormir un peu, je lui répondis que non, je ne croyais pas, enfin peut-être que si, à la télévision » p. 160.

Pourtant, François ira à Rocamadour, mais rien ne se vivra vraiment. « La Vierge attendait dans l'ombre, calme et immarcescible [...]. Je me tassais sur mon banc, ratatiné, restreint. Au bout d'une demi-heure je me relevai, définitivement déserté par l'Esprit, réduit à mon corps endommagé, périssable, et je redescendis tristement les marches en direction du parking » p.170.

Même le christianisme, que Huysmans a épousé, qui est surtout d'une longévité bien plus ferme que celle de la République, ne parvient pas à éveiller la passion de François... et de Houellebecq. Le catholicisme, par plus que l'athéisme ne sont de vraies convictions. « Ce qu'il y a c'est que la plupart des gens vivent leurs vies sans trop se préoccuper de ces questions, qui leur paraissent exagérément philosophiques » p. 251. Juste avant il y avait cette affirmation : « Rien que le mot d'humanisme me donnait légèrement envie de vomir, mais c'était peut-être les pâtés chauds, j'avais abusé ; je repris un verre de Meursault pour faire passer » p. 250-251.

Ici où là, cependant, perce une quête, une attente, mais toujours éteinte dans un grincement de dents. « Sans la chrétienté, les nations européennes n'étaient plus que des corps sans âme – des zombies. Seulement, voilà : la chrétienté pourrait-elle revivre ? Je l'ai cru, je l'ai cru quelques années – avec des doutes croissants, j'étais de plus en plus marqué par la pensée de Toynbee, par son idée que les civilisations ne meurent pas assassinées, mais qu'elles se suicident » p.255.

« A force de minauderies, de chatteries et de pelotage honteux des progressistes, l'Eglise catholique était devenue incapable de s'opposer à la décadence des mœurs. De rejeter nettement, vigoureusement, le mariage homosexuel, le droit à l'avortement et le travail des femmes : parvenue à un degré de décomposition répugnant, l'Europe occidentale n'était plus en état de se sauver elle-même » p. 275-276.

Le refus de se soumettre

Evoquant *Histoire d'O*, un interlocuteur de François voit ce livre « traversé d'une passion, d'un souffle qui emportait tout. "C'est la soumission" dit doucement Rediger. "L'idée renversante et simple, jamais exprimée auparavant avec autant de force, que sommet du bonheur humain réside dans la soumission la plus absolue [...].

Il y a pour moi un rapport entre l'absolue soumission de la femme à l'homme, telle que le décrit *Histoire d'O*, et la soumission de l'homme à Dieu, tel que l'envisage l'islam. Voyez-vous, poursuivait-il, l'islam accepte le monde, et il l'accepte dans son intégralité, il accepte le monde *tel quel*, pour parler comme Nietzsche » p. 260.

Dans *Soumission*, ainsi qu'il le fit dans ses précédents romans, on peut entendre Houellebecq dresser un diagnostic, on peut refuser celui-ci ainsi que ses prémisses, on peut aussi y entendre un appel à l'engagement.

Pour ma part, je choisis de recevoir la soumission molle et aussi intéressée de François – il obtient un poste universitaire et la polygamie s'offre à lui – comme un appel à refuser de céder ou de plier. Je le fais, tout en défendant le droit à François, et peut-être à celui qui écrit son parcours de dire : « Je ne sais pas », cette phrase qui est aussi la dernière du *Royaume* d'Emmanuel Carrère (POL, 2014).

« En quoi une vie a-t-elle besoin d'être justifiée ? La totalité des animaux, l'écrasante majorité des hommes vivent sans jamais éprouver le moindre besoin de justification. Ils vivent parce qu'ils vivent et voilà tout, c'est comme ça qu'ils raisonnent ; ensuite je suppose qu'ils meurent parce qu'ils meurent, et que ceci, à leurs yeux, termine l'analyse » *Soumission*, p. 47-48.

Alors que le protagoniste du roman ne dit jamais vraiment « oui », moi, je dis « non ». Il me semble que ces jours-ci, je suis loin d'être le seul à faire ainsi.

+ Pascal Wintzer
Archevêque de Poitiers